



Léopold et sa demande d'aide à mourir

Roger Ladouceur MD MSc CCMF(SP) FCMF

Il y avait dans mon village 2 vieilles personnes qui vivaient au bord du lac : Léopold et Claudette. Ils formaient un vieux couple tranquille qui ne dérangeait personne.

C'était beau de les voir ainsi, car chacun avait eu sa part de déboires amoureux. Léopold avait déjà été marié, mais son couple n'avait été que cris et pleurs – dans un petit village, tout se sait et tout s'entend. Claudette non plus n'avait pas été heureuse. Elle avait été mariée avec Ti-Louis, qui passait ses journées à la taverne à boire et à fêter avec les copains pendant qu'elle s'ennuyait terriblement – cela aussi, tout le village le savait.

Lorsque Léopold et Claudette se rencontrèrent, quelques années plus tard, ce fut un vrai coup de foudre. C'était ravissant de voir ces 2 personnes âgées tomber en amour. Comme si cela était encore possible, peu importe l'âge.

Évidemment, cela ne faisait pas l'affaire de tout le monde. Le bonheur des uns dérange les autres. Dans le village, les ragots allaient bon train : « Qu'est-ce que c'est que ces histoires de concubinage?... Quand on se marie, n'est-ce pas pour la vie, pour le meilleur et pour le pire?... Et puis, rendus à leur âge, ils auraient bien mieux fait d'aller trouver une place à l'hospice », médissait-on allègrement.

Léopold et Claudette préféraient donc se tenir à l'écart, faisant leurs petites affaires et vivant l'un pour l'autre. Un vieux couple symbiotique.

Or, un beau jour – cela devait bien faire 20 ans qu'ils étaient ensemble – Claudette éprouva des douleurs à la poitrine. Pensant qu'elle avait mal digéré, elle alla se reposer et mourut dans la nuit. Léopold, qui venait d'avoir 91 ans, se retrouva seul. Il sombra alors dans une profonde dépression. Il ne mangeait plus, ne dormait plus et maigrissait à vue d'œil. Il n'avait plus d'entrain et n'avait plus le goût de rien. En réalité, il n'avait qu'une idée en tête : rejoindre sa Claudette.

Ses enfants l'obligèrent à venir me consulter, moi le médecin du village. Après l'avoir écouté attentivement, je lui dis que ce qu'il ressentait était tout à fait normal, qu'il vivait un deuil, et que ça finirait par passer. Mais cela ne passa pas. Léopold était de plus en plus déprimé. Je lui prescrivis des antidépresseurs et l'encourageai à consulter un psychothérapeute. Ce qu'il fit. Mais cela n'y changea rien. Léopold demeurait tout aussi déprimé, profondément déprimé. Il ne souhaitait qu'une chose : en finir. Je le réfèrai alors au psychiatre qui exerçait en ville, lequel

changea ses antidépresseurs, lui ajouta des stabilisateurs de l'humeur et le réfèra à l'équipe multidisciplinaire en psychiatrie. Sans plus de succès. Puis, on lui prescrivit d'autres antidépresseurs, des antipsychotiques et des anxiolytiques. On songea même à lui administrer des électrochocs, mais vu son âge et sa condition clinique, on préféra attendre en se disant que cela finirait par passer et que le désespoir s'amenuiserait. Mais rien n'y fit. Léopold parlait de plus en plus ouvertement de ses idées noires.

« Pourriez-vous m'aider? »

Un jour, Léopold vint me voir et me dit : « Docteur, je n'en peux plus, je ne veux plus continuer, ma vie n'a plus aucun sens, je ne veux qu'une chose : mourir. Pourriez-vous m'aider? »

Je pris alors le temps d'écouter attentivement Léopold. J'essayai de l'encourager et de le reconforter. Je lui dis qu'à la longue, sa détresse finirait par passer. Je l'assurai de ma présence et de mon soutien. Je le convainquis de continuer sa psychothérapie et de revoir son psychiatre. Je lui dis qu'il pouvait revenir me voir tant et aussi longtemps qu'il le souhaitait.

Toutefois, je lui répondis que je ne pouvais pas acquiescer à sa demande explicite d'aide médicale à mourir, car sa condition ne correspondait pas aux exigences requises pour obtenir une telle aide.

« Léopold, lui dis-je, pour obtenir l'aide médicale à mourir, il faut répondre à plusieurs critères.

« Il faut être en fin de vie, il faut être apte à consentir aux soins, il faut souffrir d'une maladie grave et incurable, et présenter une situation médicale caractérisée par un déclin avancé et irréversible de ses capacités, il faut aussi éprouver des souffrances physiques ou psychiques constantes, insupportables qui ne peuvent être apaisées dans des conditions jugées tolérables. Finalement, la personne doit en faire elle-même la demande, de manière libre et éclairée, au moyen du formulaire prescrit par les autorités.

« Or, je ne pense pas que vous correspondiez à ces exigences. »

Léopold me rétorqua alors : « Voyons donc, Docteur, ne croyez-vous pas que je suis rendu en fin de vie? J'ai 91 ans. Rendu à cet âge, on ne vit pas bien longtemps encore. Je suis bien plus en fin de vie que vous ne l'êtes vous-même. Et puis, avez-vous vu dans quel état je suis? Je n'ai plus d'appétit. J'ai affreusement maigri. Je n'ai plus que la peau et les os. Je ne fais rien de

mes journées. Je les passe couché ou à tourner en rond. Et j'ai plein d'autres problèmes de santé liés au vieillissement et au grand âge. Ma vie ne tient plus qu'à un fil. Je suis, comme on pourrait dire, en soins palliatifs psychiatriques. Que vous faut-il de plus pour que vous considériez que je sois en fin de vie?

« Et puis docteur, doutez-vous que je sois apte? Je comprends très bien ce dont je souffre. Je comprends très bien ce en quoi consiste l'aide médicale à mourir. Je sais très bien que l'on n'en revient pas. Je ne prends pas cette décision sur un coup de tête. Ma décision a été longuement mûrie. Elle ne fluctue pas d'un jour à l'autre. J'ai eu une belle vie, mais maintenant, il est temps que cela arrête. Je n'ai plus aucune qualité de vie. Ne pensez pas que le fait d'être endeuillé altère mon jugement. Croyez-moi, j'ai toute ma tête.

« Et, ne croyez-vous pas que je sois atteint d'une maladie grave et incurable? Je souffre d'une dépression profonde, très profonde même. Malgré tous les traitements et interventions qui m'ont été prodigués, les chances que cela guérisse sont bien minces. Ma maladie apparaît plutôt incurable. Certes, je sais que le temps finit souvent par arranger les choses, mais justement rendu à mon âge, je n'en ai plus beaucoup. Que vous faut-il de plus pour que vous considériez ma condition comme étant grave et incurable?

« Et puis, ne pensez-vous pas que j'éprouve une souffrance psychologique constante, insupportable, qui ne peut être apaisée? Vous n'avez aucune idée de ce que représente la dépression profonde d'une personne âgée qui n'a plus rien à gagner ni à perdre. Vous ne réalisez pas ce que cela représente pour moi: isolé et exclu par les gens du village, vieux, en bout de piste, sans ressource, repensant sans arrêt au passé, n'attendant qu'une chose: que cela finisse par finir. Je ne suis pas moins souffrant que ceux qui crient ou ceux qui hurlent. Pensez-vous que les seuls à souffrir soient ceux qui gémissent, grimacent, s'étouffent, suffoquent? Croyez-vous que ces derniers souffrent davantage que ceux qui le font en silence, prostrés sur eux-mêmes, réfugiés dans leur monde, davantage que ceux qui ne demandent rien, parce qu'ils n'en ont plus la force? La souffrance ne se mesure certainement pas en décibels.

« Ne croyez-vous pas que ma demande de mourir en paix soit justifiée? Je ne souhaite qu'une chose: mourir dignement. C'est pourquoi je vous demande de m'aider. »

Je répondis alors à Léopold que, malgré tout ce qu'il me disait et qui me semblait fort raisonnable, je ne pouvais pas acquiescer à sa demande. Je lui dis que cela n'avait pas de bon sens, que l'on ne pouvait pas « sédatonner » (j'aurais aussi bien pu dire « euthanasier », mais

je m'en suis gardé) tous les dépressifs de ce monde qui demandent à mourir. Où cela nous conduirait-il? Après ce serait les déments, les paraplégiques, les inaptes, et quoi encore. Et, j'ajoutai que je craignais fort qu'aucun autre médecin ne veuille lui accorder cette aide à mourir qu'il quémandait.

Léopold s'en retourna donc chez lui


Eh bien, vous savez ce qui est arrivé par la suite? J'hésite à vous le confier, car rien qu'à y penser, cela me bouleverse. Mais puisque tout le village est au courant, aussi bien vous le dire.

Lorsque ses enfants, n'en pouvant plus de voir leur père souffrir, maigrir et broyer du noir de la sorte, voulurent le placer dans un centre pour personnes âgées, Léopold a pris les choses en main. Il a trouvé une corde et est allé se pendre dans son cabanon. Imaginez, à 91 ans, à deux pas de la mort, à quelques mois ou quelques années de sa fin, Léopold a déniché cette corde, a monté sur une chaise et s'en est allé seul retrouver sa Claudette.

Quant à moi, lorsqu'il m'arrive de passer derrière l'église et que j'aperçois le cimetière, je ne peux m'empêcher de repenser à tout cela. Je me demande alors s'il aurait été préférable que Léopold meure dignement d'un cocktail sédatif et curarisant coulant doucement dans ses veines, ou bien comme il l'a fait, tout seul dans son cabanon au bout de sa corde, en pleurant sa Claudette.

Dites-moi, car moi, j'avoue que je ne sais pas... je ne sais toujours pas. Car, lorsqu'il est question de mourir dans la « dignité » et de l'aide médicale à mourir, on dirait que je n'ai que des doutes... d'immenses doutes.

Épilogue

Peut-être croyez-vous que j'ai inventé cette histoire de toutes pièces. Si tel est le cas, je vous invite à aller voir les gens du village; ils vous raconteront. Bien sûr, j'ai tu les noms et changé les circonstances, mais pour le reste, tout est rigoureusement vrai. Et si vous en doutez toujours, venez, nous irons au cimetière du village. Je vous montrerai là où reposent maintenant les véritables Léopold et Claudette. Nous irons ensemble et vous me direz ce que vous pensez qui aurait été le mieux. 

Le Dr **Ladouceur** est rédacteur scientifique adjoint du *Médecin de famille canadien*.

Remerciements

Une version de ce texte a d'abord été publié dans *L'actualité médicale*.

Intérêts concurrents

Aucun déclaré

The English translation of this article is available at www.cfp.ca on the table of contents for the **September 2018** issue on **page e414**.